

Le Bulletin



Volume 1, numéro 3

Mars 2004

UNE PAGE DU PASSÉ

Cette chronique rappellera certains passages intéressants parus dans L'Aurore, Le Citoyen franco-américain, Le Semeur canadien ou autres parutions évangéliques anciennes, maintenant inaccessibles sauf sur microfilm, et encore. Cette fois, nous avons choisi quelques passages qui ont rapport avec les premiers missionnaires.

Un jeune homme convaincu

La Société missionnaire franco-canadienne fondée en 1839 envoie en Europe deux représentants, un de ses vice-présidents, le pasteur William Taylor et son secrétaire, James Court, chargés de lever des fonds pour la nouvelle société et de recruter des ouvriers francophones. Après leur passage par l'Angleterre où ils recueillent des appuis financiers, ils se rendent à Genève auprès d'Églises caractérisées par « leur intense piété, leur consécration à la prière et au zèle évangélique », comme celle de César Malan. Place au texte paru dans L'Aurore, le 1^{er} septembre 1942, p. 1.

Daniel Amaron était né en 1812 à Denens sur Morges, Canton de Vaud, Suisse. Son père était un propriétaire campagnard très à son aise, major dans l'armée de son pays, et fort respecté dans sa commune. Il était d'un tempérament conservateur en politique et en religion, et quand, vers 1825, commença dans son canton ce mouvement religieux évangélique qu'on a appelé « Le réveil », il y fut très opposé. La piété ardente des chrétiens « réveillés », leur zèle pour professer et propager leur foi leur valaient beaucoup d'adversaires. On se moquait d'eux; on les persécutait de cent façons; on leur donnait le sobriquet de « mômiers », ce qui voulait dire « comédiens ». Or[,] le major Amaron n'aimait pas les

« mômiers », et quand son fils Daniel se laissa gagner par eux, il le réprimanda d'abord, puis, ne pouvant le faire renoncer à ses convictions, il le chassa de chez lui.

On peut se demander ce qui serait arrivé au jeune homme, privé de ressources, si un sien oncle, établi à Genève, n'avait eu pitié de lui. Il lui proposa d'apprendre un métier pour gagner honorablement sa vie.

Il y avait alors à Genève, au Bourg-de-Four, un pâtissier qui avait la réputation de faire les meilleurs pâtés de tout Genève, ce qui n'est pas peu dire. Il s'appelait Samuel Brun. C'était justement un « mômier », membre de l'église du pasteur César Malan, [...]. Brun était devenu ancien, et ancien fort respecté, de la Chapelle du Témoignage. *[Fondée par Malan en 1820 où, fidèle à la doctrine calviniste, il prêche le salut par la foi seule, soulevant l'hostilité de la compagnie des pasteurs qui le destitue.]*

Il consentit à prendre Daniel Amaron comme apprenti, et le mit en relation avec son pasteur. De cette façon, pendant la semaine, Samuel Brun pourvoyait à l'instruction professionnelle du jeune Amaron, et César Malan l'instruisait le dimanche des vérités de l'Évangile. Et il semblait que les leçons du dimanche portaient plus de fruits que l'apprentissage de la semaine, si bien que le pasteur Malan discerna chez son disciple des dons spirituels qui ne demandaient qu'une occasion de s'exercer. Et voici comment cette occasion se présenta.

Un certain dimanche de l'année 1839, les auditeurs du culte dissident, qui se réunissaient à Genève dans le vieux quartier de la Pellisserie, furent surpris de voir, au premier banc, deux messieurs évidemment anglo-saxons, qui furent

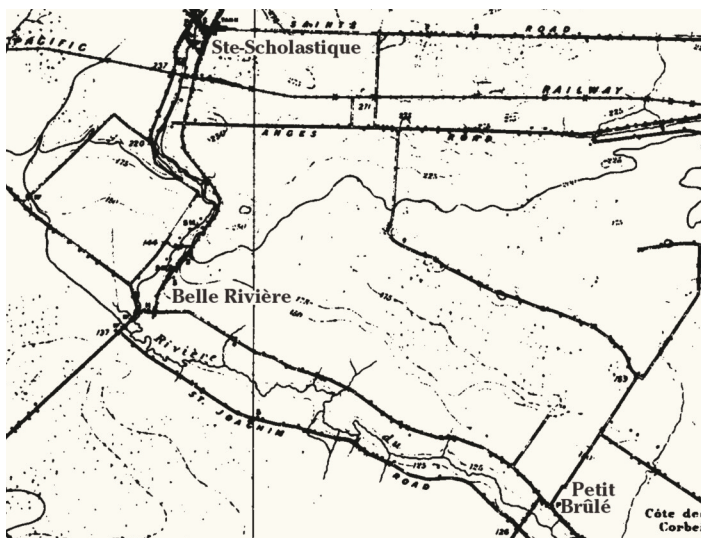
bientôt introduits par l'aimable et onctueux professeur de la Harpe, comme des délégués de la « Société franco-canadienne » de Montréal. C'étaient le Rév. W. Taylor, accompagné de M. James Court, tout heureux, comme descendant du célèbre Antoine Court, rénovateur du protestantisme français au 18^e siècle, de collaborer à une œuvre huguenote.

On peut penser que le pasteur Taylor s'exprimait en français, sans le secours d'un interprète, car il fit une si profonde impression sur son auditoire, en parlant des débuts de l'œuvre évangélique au Canada, qu'il y eut encore salle comble le soir à l'Oratoire. Le jeune paroissien de Malan était dans l'auditoire. Il fut fort impressionné par l'appel vibrant de ces chrétiens d'outre-mer, et sa vocation se décida ce soir-là.

À la suite de la visite de MM. Taylor et Court, un Comité genevois, composé de professeurs de l'École de théologie de l'Oratoire, MM. de la Harpe et Merle d'Aubigné, assisté de quelques laïques zélés et généreux, se forma à Genève pour cultiver la semence jetée par les deux conférenciers et aider au recrutement d'ouvriers, ainsi qu'à la collecte des fonds nécessaires au progrès de cette œuvre tout à fait enthousiasmante. Ne s'agissait-il pas d'une population française à gagner à l'élan du réveil, à la vraie foi évangélique? Il fallait pour cela des jeunes volontaires au tempérament d'apôtres, prêts à l'exil, aux privations, à la rude vie du colporteur et du missionnaire. Le comité examina les candidats et recommanda Daniel Amaron, Henri Provost [erreur: lire Claude Prévost] et Antoine Moret. Amaron était alors fiancé avec Anna [Anne] Cruchet, qui avait un réel talent d'institutrice. Il l'épousa avant de quitter l'Europe. [...]

Charles Biéler

Des missionnaires au Petit-Brûlé



Petit-Brûlé, Belle-Rivière et Sainte-Scholastique (aujourd'hui Mirabel) en 1911.

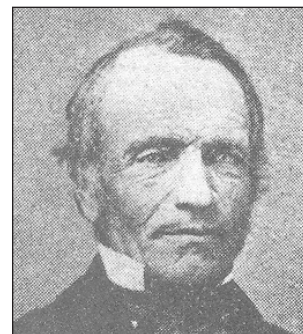
Dans le *Citoyen franco-américain*, 20 juillet 1893, p. 3, Laurent-Edouard Rivard présente ainsi le témoignage des Marshall: Edward Marshall, que tous les anciens missionnaires

de la rive nord du St-Laurent ont connu à cause de son hospitalité et de son amour pour eux [et] pour l'œuvre qu'ils poursuivaient, nous adressait, il y a un an, quelques souvenirs fort intéressants et qui méritent d'être conservés. M. Marshall, qui aurait donné sa vie pour le relèvement des Canadiens français, a tant souffert des tracasseries de ces derniers, qu'enfin, quoique engagé, il s'est décidé à aller demeurer dans la province d'Ontario. Son adresse est Gallingertown.

[Nous commençons par le témoignage de son épouse qui n'a que 14 ans au moment de l'installation des missionnaires chez elle.]

Nous avons entendu parler depuis quelque temps que des missionnaires étaient attendus dans le voisinage. Un soir du mois de juillet 1840, deux hommes d'apparence européenne arrivèrent chez mon père, M. Edwart Clare, au Petit-Brûlé.

C'était MM. Claude Prévost et Antoine Moret, qui venait pensionner chez nous pour un mois, tandis que M. et Mme Amaron se rendaient à la Grande-Ligne pour se mettre au courant de l'œuvre parmi les Canadiens-français. J'avais alors 14 ans et je me rap-



Antoine Moret

pelle bien ces hommes. Je n'ai pas oublié comment chaque matin après la lecture de la Bible et la prière en famille, ils se mettaient en route après avoir attaché leurs havresacs sur leur dos, allant de maison en maison offrir les saints livres. C'était alors tout nouveau, car les protestants [anglophones évidemment] n'auraient jamais pensé de parler de religion à leurs voisins. À cet égard, tout était aussi tranquille que la mort.

Il y avait un nommé Dubeau qui avait été aux États-Unis, chose très rare alors, et il était le seul homme que je connaisse capable de lire. Homme intelligent, il vendait certaines marchandises dans les campagnes environnantes. Je pense qu'il possédait une Bible. Ce fut le premier homme qui accepta la vérité.

Il venait voir les missionnaires et ceux-ci, pour causer avec lui, le faisaient monter dans la petite chambre qu'ils occupaient au grenier. Ils allèrent le visiter chez lui, mais sa femme les recevait mal. Quoique tout à fait convaincu, il n'eut jamais le courage d'abandonner l'Église romaine; mais ses fils, Pierre et Baptiste, demeurant aujourd'hui [1892] à Namur, ne tardèrent pas, ainsi que leurs femmes, à embrasser le protestantisme. Ils ont élevé de nombreuses familles dont plusieurs des enfants ont été élèves de l'école évangélique de la Pointe-aux-Trembles.

M. Moret était le modèle de ce qu'un missionnaire devrait être: grave, tranquille, diligent, fidèle, homme bon. Oh! comme il sermonnait ce pauvre Prévost! Si tous les missionnaires avaient été comme lui, que de choses désagréables, que de difficultés auraient été évitées.

[M. Amaron vient les visiter...]

Ce qui me frappa d'abord en entrant fut de trouver M. Amaron et M. Moret se tenant chacun une main sur l'épaule



Anne Cruchet

de l'autre et se baisant, d'abord sur une joue, puis sur l'autre, puis recommençant toujours. N'ayant encore jamais vu d'hommes s'embrasser ainsi, j'en fus fort amusée. Me tournant, j'aperçois une grosse femme d'une agréable figure couverte de rousseurs, et dont les yeux étaient remplis de bienveillance (with love beaming in her eyes); je voyais Mme Amaron [Anne Cruchet] pour la première fois.

À la suite d'une absence que je fis pour suivre l'école [elle devait être pensionnaire], la famille Amaron avait déménagé à la Belle-Rivière et demeurait avec la famille Duprat. Mme Amaron visitait les femmes des environs et fut l'instrument d'amener à l'Évangile une femme Latulipe et sa sœur. M. et Mme Duprat, pour un temps, semblaient des chrétiens sérieux, mais comme Démas, l'amour de l'argent les fit tomber. Mme Amaron accompagnait souvent son mari dans ses courses de colportage.

[*Dosithé Dupras et Josette Caron, son épouse, sont témoins au baptême de la petite Perside Amaron, le 9 janvier 1842. Nous n'avons pas retrouvé les sœurs Latulipe par la suite. Démas a travaillé un temps avec Paul, mais ce dernier précise dans 2 Timothée, 4,10: «Démas m'a abandonné parce qu'il aime trop le monde présent; il est parti pour Thessalonique.»*]

Encore un mot sur M. Vessot. Il venait de temps en temps chez nous. J'avais horreur de le rencontrer. Il ne passait jamais près de moi sans me poser des questions comme celle-ci: «Êtes-vous convertie?» – «Avez-vous donné votre cœur à Dieu?» – «Aimez-vous le Seigneur?» J'aurais volontiers fait un détour de trois milles pour éviter sa rencontre. Grâce à Dieu, aujourd'hui, avec la raideur de mes vieux membres [elle a 66 ans], je parcourrais cette même distance pour lui dire: «Oui, j'aime Dieu! je lui ai donné mon cœur et ma vie depuis nombre d'années. Que son saint nom [soit] béni.» Oh! que c'est beau d'être fidèle!



Joseph Vessot

J'ai souvent raconté l'incident suivant. Un jour, mon mari me demande de visiter une personne malade pour lui parler de Dieu. Mon excuse pour ne pas le faire était que je n'étais pas convertie. M. Vessot étant invité à donner son avis à cette occasion, répondit: «Pour semer du blé, il faut en avoir» Quelle vérité! Combien de fois y ai-je pensé et l'ai-je répétée! Combien peu nous réfléchissons aux racines que prendront nos paroles! Voyez après plus de 50 ans le bien qu'elles ont accompli! Et qui dira jamais tout le bien qu'elles feront encore!

Maria Marshall

[*Nous laisserons maintenant la parole à son mari.*]

Je me souviens qu'en 1840, lorsque je demeurais à St-François-de-Salles [Sainte-Rose sur l'Île Jésus], les Amaron ont passé en route pour Terrebonne. Leur cheval était fatigué et Mme Amaron me demanda un cheval, en disant: «Ce n'est pas pour nous, c'est pour le Seigneur.»

[...]

En 1840, M. Claude Prévost (un Suisse) avait une petite école chez M. Nestor Dorion, à la Côte-St-Louis, à 4 milles de la Belle-Rivière [peut-être à la Côte Saint-Louis des Corbeil qui est le rang voisin, à 2500 mètres des Clare dans Saint-Augustin]. Il n'avait que peu d'élèves. Ensuite, Nestor est allé demeurer à la Belle-Rivière et il est possible que Mme Amaron ait enseigné [à ses] enfants, mais j'en doute.

M. Claude Prévost avait été soldat français, comme M. Jos. Vessot, mais il était trop faible pour endurer la fatigue du colportage. En Algérie, il [avait fait] une chute en portant du bois et [s'était cassé] une épaule qui demeura toujours faible.

Dans l'hiver de 1840 à 1841, une fois pendant la veillée [du jour de l'an,] MM. Vessot et Prévost s'en venaient coucher chez moi à St-François-de-Salles, mais Prévost ne pouvait plus marcher. Alors, l'un et l'autre se tenant dans la neige, Vessot prit sa Bible et lut tout haut à la lumière de la lune jusqu'à ce que Prévost eût repris ses forces. Le lendemain, Prévost resta chez moi, mais Vessot continua seul jusqu'à Terrebonne.

Une autre fois, M. Vessot était en cariole (voiture d'hiver au Canada – Réd.) et vers quatre heures de l'après-midi, je l'invitai à coucher chez moi. Il me répondit: «Ça me ferait bien plaisir de passer la veillée avec vous, mais il est plus nécessaire d'attirer ceux qui sont dehors!» Quelle nobles sentiments dignes d'être imprimés à l'usage des collèges [et] des universités!

[...]

Si les protestants du Bas-Canada avaient été tous comme le grand-père Basile Piché, je crois que l'œuvre du Seigneur aurait avancé plus vite; mais les caractères hardis et fidèles pour confesser la vérité comme le sien, manquent le plus souvent. [...]

Edward Marshall

Ce qui précède ne dit pas tout. Voici la page correspondante du Journal de Vessot.

«Décembre 31: Je suis rentré à Terrebonne. Je suis reparti de suite avec le frère Prévost à Ste-Rose passé notre premier jour de l'an avec le frère M. Marchall qui nous avait bien invité. Son frère de la Rivière du [Chêne] y était aussi. Nous avons fait plusieurs visites aux canadiens. Comme cela est l'habitude d'aller se souhaiter la bonne année, cela nous a donné de bonnes occasions pour leur annoncer où nous devons nous adresser pour être sûr d'avoir de bonnes étrennes, c'est-à-dire Jésus-Christ. Plusieurs m'ont très bien écoutés. Le Seigneur veuille leur accorder cette grâce de leur donner son St-Esprit et son amour dans leurs cœurs.»

Extrait du «Journal de 1840 à Joseph Vessot» dans Le protestantisme français au Québec, 1840-1919: «Images» et «témoignages» par David-Thierry Ruddel, Musée national de l'homme, Ottawa, 1983, p. 28. Les fautes sont dans l'original.

Les premières années du couple Doudiet

L'activité à Sainte-Thérèse à ses débuts est complémentaire de celle de Belle-Rivière. Le pasteur Jean-Emmanuel Tanner y œuvre à partir de 1841 puis c'est le pasteur Doudiet qui prend en charge cette communauté au milieu de 1844. Après les Amaron, Prévost, Moret du récit précédent, voici donc les Doudiet.

L'histoire de ce couple avant son arrivée au Canada demeure mal connue et même des missionnaires de l'époque disaient en ignorer une partie. Une visite aux Archives nationales du Canada nous a permis de prendre connaissance de recherches généalogiques faites notamment par Bruno Spinner de sorte que les premières années de ce pasteur sortent un peu de l'ombre.

Fait intéressant, la famille Doudiet est originaire de France et elle s'est installée en Suisse à la Révocation de l'Édit de Nantes (1685) (selon *The Canadian Men and Women of our Time*, 1912, p. 337).

Jaques-Frédéric Doudiet est né le 25 juillet 1802 à Neuchâtel en Suisse et a été baptisé le 1^{er} août de la même année dans l'Église protestante de Bâle. Il signait toujours Jaques sans c. Ses parents, Frédéric-André, professeur de français au Gymnasium de Bâle et Rose-Marie Quinche, directrice d'une petite école, s'étaient mariés le premier août de l'année précédente à Valangin, canton de Neuchâtel. Il aura de nombreux frères et sœurs : Rosalie-Marianne (6 février 1804), Marc-Rémi-Charles (28 mai 1806), Pierre-Adolphe (20 septembre 1807, artiste et lithographe dans les années 1830), Charlotte-Caroline-Uranie (18 septembre 1809) et finalement Eugène-Alexis (4 mai 1813).

Cette famille paraît suffisamment à l'aise, peut-on en déduire, pour lui permettre de poursuivre des études avancées; il fréquente l'Université de Bâle en 1821-1822, y obtient un diplôme en règle puis termine ses études de théologie en 1823. Polyglotte, l'anglais et l'allemand lui étaient aussi familiers que le français et l'italien et il possédait à fond des langues anciennes comme le grec et l'hébreu. À cette époque, ses talents de dessinateurs se manifestent déjà et ses dessins sont de nos jours aux mains de collectionneurs. À l'été de 1823, il croque des scènes de Muttentz (au nord-est de Bâle) alors qu'il en avait aussi dessinées de Montargis (dans le Loiret, à l'est d'Orléans) en 1822. Il en fera autant en 1824 de même que beaucoup plus tard en 1837-1839. Chose curieuse, il n'y a jamais de personnages dans ses œuvres. On connaît aussi ses croquis de Genève pour 1830, peu après sa consécration. Qu'a-t-il fait entre la fin de ses études et cette dernière année, nous ne le savons pas.

Cet diplômé en théologie ne sera en effet consacré qu'en 1829 et l'acte reproduit dans les registres de Sainte-Thérèse comporte la signature de trois éminents professeurs de théologie et de quatre pasteurs de Bâle. Il a été au moins une année 1829-1830, aumônier du régiment des Gardes-Suisses de Charles X. Lorsque le roi est déchu de son trône en 1830, les soldats de la légion étrangère sont licenciés tout comme leur aumônier. Une communauté française requiert alors ses services où sa fidélité à l'Évangile sera mise à rude épreuve. Écoutons le pasteur J.A. Vernon nous raconter la chose comme il l'a fait dans *L'Aurore* en 1867 :

Il était placé en France à la tête d'une congrégation qu'il



Jaques-Frédéric Doudiet et son épouse Louise Georgette Sarah Batifolier

desservait avec zèle, et où il était fort apprécié. Mais les frais du culte étaient principalement soutenus par les contributions d'une personne riche et influente, dont la conduite laissait fort à désirer. Il savait que sa position dépendait presque entièrement de cette personne, néanmoins il n'hésita pas à lui annoncer tout le conseil de Dieu et à l'avertir de ne point s'approcher de la table sacrée sans avoir réglé sa vie selon la Parole de Dieu. Il dut abandonner son poste mais il voulait être fidèle à son divin Maître avant tout.

De nouveau libre, il retourne quelque temps à Genève d'où il répond à l'appel de M. Tanner venu à la fin de 1843 recruter des missionnaires pour le Canada. Jaques-Frédéric s'embarque au Havre avec son épouse, la genevoise Louise Georgette Sarah Batifolier (1800 - 1881), et leurs enfants. Il l'avait épousée à Genève le 9 avril 1829, l'année même de sa consécration. (Elle était suisse comme lui et non française comme on lit parfois) Le couple aura six enfants. Nous avons pu en retracer cinq : Alfred G (<1834>, que l'on retrouve comme charpentier ou menuisier de 1863 à 1877 (annuaires montréalais); Charles-Auguste (1830-1913) qui aura le même métier jusqu'en 1866, sera tapissier (rembourreur) en 1867 et ne deviendra pasteur qu'en 1870; Amélie-Louise (<1837?> qui épouse le converti Achille Dorion en 1859; Victor a 5 ans à son arrivée et Marie-Léontine, 17 mois. Le sixième enfant nous est inconnu; peut-être était-il décédé au moment de l'émigration?

La famille débarque le 17 juin 1844 et six jours plus tard, Jaques-Frédéric est déjà à pied d'œuvre à Sainte-Thérèse pour baptiser Mésac Gravelle, fils d'un converti et Anna Amaron, fille du colporteur de Belle-Rivière dont nous avons parlé plus haut. Au début de juillet, le nouveau missionnaire se rend voir Henriette Feller et les autres ouvriers sur place afin de s'informer de la situation. Il en profite pour dessiner le portail de la maison et sur le chemin du retour, il continue de croquer paysages et habitations de sympathisants à la mission. On peut très bien voir sur un de ses croquis la maison de Sainte-Thérèse où il loge, un peu à l'écart du village. Dès le 6 janvier suivant, il recevra un appel de la communauté et des responsables de la Société missionnaire, les révérends William Taylor, presbytérien, Henry Wilkes, congrégationaliste et Caleb Strong, également presbytérien mais d'une autre branche, l'installeront peu après dans sa paroisse.

MM. Tanner et Doudiet deviendront pour un temps des pasteurs itinérants pour célébrer dans diverses stations missionnaires la Sainte Cène et les actes de l'état civil. Rattachés à Sainte-Thérèse en 1844, les Doudiet déménageront à Belle-Rivière à la fin de 1846 quand la maison de la mission où on avait tenu l'école sera devenue libre par suite de la relocalisation de la maison d'enseignement à Pointe-aux-Trembles. Ils n'étaient pas fâchés d'abandonner le bâtiment décrépit que leur avait loué le Dr McCulloch. Ce transfert marque d'ailleurs le déclin de ce centre pastoral, affecté par les départs successifs de plusieurs familles-clés de la Rivière-Cachée vers l'Ontario ou les États-Unis. C'est alors que se situe l'épisode de la petite Marie dont nous allons maintenant parler.

Une petite orpheline irlandaise

Le texte qui suit est d'une longueur inhabituelle pour un baptême et vient de la paroisse protestante de Sainte-Thérèse-de-Blainville où le pasteur Jaques-Frédéric Doudiet l'a consigné. Lisez-le d'abord et nous y ajouterons ensuite quelques précisions supplémentaires.

Marie, âgée d'environ huit mois, enfant d'un père et d'une mère irlandaise dont les noms sont inconnus et qui sont morts pendant leur émigration d'Irlande au Canada, au printemps de l'année 1847 a été choisie par le soussigné pasteur du milieu d'autres orphelins d'émigrants réunis dans l'une des baraques construites à l'embouchure du canal de Lachine près Montréal, vendredi deuxième jour du mois de juillet de cette année 1847 aux fins de l'élever avec ses propres enfants, et de lui faciliter ainsi son avenir. Ayant été conduite au domicile du dit pasteur, savoir à Bellerivière, paroisse de Ste-Scholastique [...] elle a été baptisée le dimanche 4 juillet suivant et a reçu le prénom de Marie, et cela en présence des soussignés témoins. Que l'Éternel Dieu, dont la paternelle providence s'est ainsi manifestée en faveur de cette pauvre orpheline, veuille la baptiser aussi de son Saint Esprit, l'amenant aux pieds de son Sauveur, et l'introduisant un jour dans les demeures éternelles de sa félicité.

*(signé) Jaques-Frédéric Doudiet,
Louise Doudiet, W. Snowdon et
M. Snowdon [marchands de
Belle-Rivière]*



Baraques pour recevoir les immigrants à Québec (1873). Des installations semblables existent alors à Montréal.

Une fois réglé le prix du fermage dû aux grands propriétaires terriens et la dîme à l'Église anglicane, il ne reste pas grand-chose au paysan irlandais qui ne se nourrit que de pommes de terre. De 1845 à 1848, une maladie de la pomme de terre ravage la plupart de ses cultures. La famine et diverses épidémies (typhus, dysenterie, scorbut) ne tardent pas à frapper violemment la population d'Irlande. Les gens meurent par dizaine de milliers au bord des routes et il n'est pas rare de retrouver des cadavres avec de l'herbe dans la bouche. Pendant ce temps, le gouvernement anglais n'intervient pas au nom du «laissez-faire» économique, l'aide encourageant la paresse(!), et le commerce avec l'Angleterre continue tranquillement. Lorsqu'un navire arrive plein de vivres pour les affamés, six autres, lourdement chargés de blé, quittent les ports irlandais bien défendus par l'armée britannique. La Providence aide l'Irlande à régler son problème de surpopulation, lancent certains Londoniens, le plus sérieusement du monde.

Pour ajouter à l'horreur, des centaines de milliers d'Irlandais s'entassent dans des bateaux de marchandises qui, pour ne pas revenir vides, acceptent de prendre comme « fret de retour » ces émigrants à la santé chancelante. La maladie continue d'y faire des ravages si bien qu'on surnomme ces navires « coffin boats » (bateaux-cercueils). En

1847, 75 000 Irlandais s'embarquent pour le Canada, dont 17 000 (22,5 %, la norme ! étant plutôt de 17 %) succomberont à l'épidémie du typhus comme cela a probablement été le cas pour les parents de Marie.

La station de quarantaine de Grosse-Ile ne pouvant suffire, on construit des abris d'urgence à Québec et à Montréal. «Un témoin oculaire déclare que sur ces 2235 malheureux [arrivés au cours des 13 derniers jours], il n'y en aura pas 500 qui se rendront à destination.» En mars 1848, environ 650 orphelins ont déjà trouvé refuge à Montréal. De ce nombre, 332 sont morts et 188 ont été placés ou réclamés. (*Nos Racines*, p. 1596 et 2184)

Les Doudiet sont donc parmi les premiers à se porter généreusement volontaires. Peu après leur immigration au Canada en 1844, le couple avait perdu la même année une petite Marie-Léontine âgée de 22 mois. C'était peut-être une façon de la remplacer. Malheureusement, la nouvelle Marie Doudiet mourra à son tour le 20 août 1847 pour la plus grande peine de ses parents.

Ajoutons pour finir que la population de l'Irlande passa en 10 ans de 8 millions et demi à 6 millions et le mouvement s'accrut par la suite jusqu'à réduire la population à 4 millions. On peut trouver de nombreuses informations en ligne sur la Grande famine irlandaise.

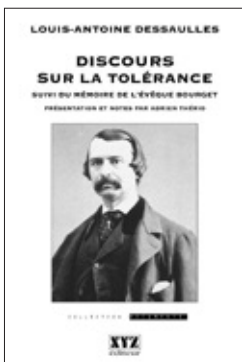
J.L.L.

L'HISTOIRE QUI S'ÉCRIT

Discours sur la tolérance

Louis-Antoine Dessaulles,
suivi du mémoire de l'Évêque
Bourget

Présentation et notes par
Adrien Thériot, Montréal,
XYZ éditeur, Collection
Documents, 2002, 103 pages.



Adrien Thériot, familier de la période puisqu'il a déjà écrit un livre sur l'affaire Guibord, nous présente ici un texte fondamental du XIX^e siècle québécois sur la tolérance. Louis-Antoine Dessaulles, probablement le membre le plus

actif de l'Institut Canadien, prononce cette conférence en 1868 au moment même où l'évêque de Montréal, Mgr Bourget, fait tout pour se débarrasser des libéraux de l'Institut Canadien qui prônent la démocratie et contestent l'ultramontanisme (supériorité de l'Église sur l'État). Le prélat utilise d'ailleurs cette conférence parue dans l'Annuaire de l'Institut Canadien de 1868 pour sa plaidoirie visant à mettre à l'index et l'Annuaire et la bibliothèque de l'Institut, le tout ayant pour but de discréditer ce centre culturel aux yeux des catholiques.

La conférence de Dessaulles garde encore aujourd'hui son intérêt parce qu'on en sent la nouveauté et qu'elle rejoint toujours nos valeurs alors que le plaidoyer de l'évêque paraît désuet et enfermé dans des distinctions juridiques byzantines. L'argumentation de l'ecclésiastique laisse tout de même voir qu'il s'agit bien d'une lutte de pouvoir où l'on ne saurait abandonner à des laïcs le domaine

de l'éducation. Mgr Bourget rêvait d'établir une université catholique à Montréal et ne pouvait accepter que l'Institut Canadien soutienne une faculté de médecine et une autre de droit, rattachées à des universités anglophones. Des gens formés dans un univers laïc, par des laïcs, quelle horreur!

L'Institut s'était abonné au *Semteur canadien* de Laurent Rivard et au *Witness*, qui reflétait le point de vue protestant anglophone. Vaut mieux n'avoir aucun commerce avec les protestants, recommandait l'évêque. Si on en juge par son argumentation, ce point devait particulièrement le déranger. Dessaulles dira: «La réaction nous conseille de haïr les protestants, et de grands évêques [qu'il a déjà cités] nous conseillent de les aimer! De quel côté se trouve la religion en esprit et en vérité?» (p. 34). «D'où viennent nos difficultés? continue Dessaulles. De ce que nous avons des membres protestants; de ce que nous recevons des journaux protestants, et de ce que nous avons quelques livres philosophiques à l'index » (qui ont le malheur souvent, dira-t-il ailleurs, de ne pas défendre la position de domination de l'Église sur l'État, même quand ils ont été écrits par des évêques catholiques). Et il développe longuement ces propos, reprochant à la réaction (comme il appelle ceux qui se rangent du côté de l'évêque) de considérer la tolérance comme «la liberté de l'erreur». Il lui conseille de refaire sa philosophie et de «sonder un peu les grandes questions de la liberté morale et de la correction fraternelle».

Le Québec a toujours présenté des porte parole lucides qui ont su dire en leur temps des vérités. Ainsi Dessaulles: «Emportés par la passion, par la soif de domination temporelle, qui leur est interdite par mille passages de l'Évangile et par toute la tradition chrétienne, ils ne songent qu'à faire ramifier partout le principe d'autorité et à étouffer celui du libre arbitre» (p. 46). Et il ironise sur le désir du clergé de «contrôler la législation, car la vérité ne vient que de nous» [...] Eh bien, ce sera une belle république! Et nous terminerons par ce passage prophétique: «Essentiellement

aveugle, le parti réactionnaire ne voit que sa domination du moment, et semble ne pas comprendre que toute action exagérée produit tôt ou tard sa réaction, nécessairement proportionnée à l'action produite » (p. 52).

Jean-Louis Lalonde

Une mort très digne. L'histoire du cimetière Mont-Royal

Brian Young, Montréal 2003,
McGill-Queen's University Press,
235 pages.



Le cimetière Mont-Royal a voulu souligner son 150^e anniversaire en publiant cet ouvrage grand format abondamment illustré par des dessins, photos, cartes et plans d'époque et un essai photographique splendide de Geoffrey James, connu internationalement. Fruit de quatre années de recherche, le livre offre une histoire sociale de la mort et de la sépulture telles que vues principalement par la société britannique montréalaise dont le cimetière reflète largement la vision. Cette vision ira ensuite en s'élargissant jusqu'à l'accueil multiethnique actuel. Brian Young, professeur d'histoire du Québec à l'Université McGill depuis 1977, nous a déjà offert une très stimulante Brève histoire socio-économique du Québec de même que Le McCord. L'histoire d'un musée universitaire, 1921-1996. Il nous présente cette fois une œuvre riche et très documentée qui tient de l'histoire sociale, de l'histoire des mentalités tout autant que de celle d'un lieu ou de son administration.

Pour nous donner de rapides repères, Brian Young place au début de son œuvre une chronologie détaillée qui permet de situer en un clin d'œil aussi bien la création des cimetières Montréalais que français ou américains, la naissance officielle du cimetière Mont-Royal en 1852,

le doublement de sa superficie en 1864, des indications sur les coutumes funéraires, l'arrivée de l'incinération en 1902 et son acceptation tardive par l'Église catholique en 1964 et de multiples informations sur la gestion du cimetière ou sur l'évolution des coutumes funéraires.

L'ouvrage évoque les événements tragiques ou les épidémies qui ont souvent marqué ce qui a été longtemps la plus grande ville canadienne. Au fil des chapitres, nous saisissons l'obsolescence des cimetières existants (remplis par les épidémies), la création du cimetière victorien, qui combine bosquets, sentiers sinueux, pentes abruptes et nature sauvage, son remplacement pour cent ans par une vision plus douce et plus civilisée des lieux. Aux caveaux et stèles imposants succèdent les monuments plus modestes et le plan-pelouse, accentuant l'égalité de tous devant la mort (même si toute distinction ne disparaît pas totalement) et la dimension unificatrice du lieu. On distinguait dès les débuts lot familial, fosse individuelle, concession à une œuvre de charité, fosse commune. (Des études intéressantes sont en cours au niveau universitaire sur ces deux derniers types de concessions.) C'est d'ailleurs la faiblesse économique des familles qui poussent les administrateurs à mettre sur pied le cimetière de l'est de la ville qu'on baptisera Harthorn-Dale et où l'absence de monuments sera la norme.

Brian Young trace au fil des pages le portrait de l'élite montréalaise aussi bien que celui des gens ordinaires, des pauvres, des suicidés ou des rejetés du cimetière catholique, soulignant ainsi son caractère rassembleur. L'auteur excelle à raconter les événements entourant des sépultures inhabituelles comme celle de Hackett,

« martyr » protestant tué par des catholiques, celle de Guibord qui a fait couler beaucoup d'encre, la mémoire de Joe Beef ou l'enterrement de Chiniquy. Par ailleurs, l'historien s'amuse à distinguer les inscriptions pour les hommes où on signale le travail, l'église, le club, le service public, la politique des inscriptions pour les femmes où l'on parle de moralité, de descendance, d'amitié ou de dévotion. Le livre fourmille de détails intéressants qui caractérisent ainsi les époques et les mentalités au fil du temps.

Par ailleurs, il souligne avec beaucoup d'habileté à la fois les forces et les faiblesses de la dynastie des Roy qui a régné sur l'administration du cimetière pendant cent ans. Son architecte paysagiste Ormiston Roy s'est promené à travers le monde pour se tenir au courant de ce qui se faisait dans le domaine. Pourtant, la coupe à blanc sur le Mont Murray en 1979 avait choqué anglophones et francophones préoccupés de la nature. L'administration actuelle est beaucoup plus consciente du caractère naturel des lieux et de la richesse patrimoniale qu'ils représentent.

Comme l'historien trace l'évolution du cimetière en lien avec l'évolution de la communauté montréalaise, il a recours aux statistiques pour bien caractériser les changements survenus, notamment au moment du déclin de la communauté britannique dans les années 1980.

Le style de l'ensemble est particulièrement limpide et sa traduction précise rend la lecture de cet ouvrage fort agréable. Cette recherche historique est présentée avec beaucoup de soin et richement documentée ; elle demeure pourtant tout à fait accessible à un large public.

Jean-Louis Lalonde

Note sur la dernière édition de Duclos

Nous avons appris en même temps que tout le monde la parution de *L'histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis* par R.-P. Duclos, qui reprend en fac-similé le texte de 1912-1913. Si l'intention est louable de faire ainsi connaître un texte ancien dans des perspectives religieuses, cette réédition sans notes critiques et sans même une indication des erreurs diverses qui y fourmillent risquent d'induire en erreur les personnes intéressées tout autant par la vérité historique que par la vérité évangélique. Erreurs qu'avait pris la peine déjà d'indiquer au moment de la parution du livre le *Board* de la Mission de la Grande-Ligne : Erreurs de noms (il y a quand même une différence de nom entre Claude Prévost (le vrai) et Henri Provost (dans Duclos), Erreurs historiques (certainement plus d'une dizaine) et Omissions (paroisses et personnages relativement importants, oubliés). Il ne s'agit pas de nier l'apport historique de l'œuvre ni la liberté de choix de l'historien, il s'agit plutôt de remettre en question la pertinence d'une telle réédition sans un minimum d'avertissement au lecteur. Quelques pages supplémentaires auraient suffi. Nous y reviendrons dans un prochain Bulletin.

JLL

Protestants de langue française en ligne

Il existe aussi des sites qui peuvent être utiles pour retrouver des images, des cartes ou plans qui illustrent divers aspects de la vie (protestante) d'autrefois. Cartes postales récentes ou anciennes, dessins, croquis, illustrations d'églises ou de cérémonies religieuses, pasteurs, hommes d'affaires ou politiques qui ont soutenu l'action missionnaire, on trouve de tout si on cherche un peu.

La Bibliothèque nationale du Québec ([BNQ-Collections numériques](#)) présente des dizaines de milliers d'illustrations diverses: Albums de rues E.-Z. Massicotte, Cartes et plans, Cartes postales, Revues d'un autre siècle. Il vaut la peine d'y musarder quelques moments. On peut aussi consulter [Pistard](#) pour les Archives nationales du Québec ou à [Archivianet](#) pour les Archives nationales du Canada.

L'université Laval offre un ensemble de ressources documentaires sous [Archives/Musée-ulaval.depthistoire](#) qui permet d'avoir accès à des banques de données considérables. Le [Portail vers l'histoire canadienne](#) fait par l'UQAM est un outil de travail commode où les sites sont expliqués et commentés. L'Université du Texas offre un [Historial map web sites](#) (UT library online) qui touche de nombreux aspects du Québec et du Canada.

Le site général [Huguenots.net](#) donne une masse d'information sur le protestantisme qu'il vaut aussi la peine d'explorer. Un site en construction présente déjà pour le XIX^e siècle français des informations qui ont un rapport direct avec des éléments du protestantisme d'ici : [Musée virtuel du protestantisme français](#), [Nouvelle-France](#), [Horizons nouveaux](#) et [Lieux de mémoire communs](#) fournit une montagne d'informations illustrées sur les rapports entre la France et le Canada à l'époque des huguenots.

Ce ne sont pas les sources d'informations qui manquent. Nous poursuivrons notre chronique en essayant de nous rapprocher de sites qui touchent plus directement le protestantisme d'ici. Si vous en connaissez, n'hésitez pas à nous les communiquer.

J.-L. L.

Nouvelles de la Société

La dernière conférence de Frédéric Castel

Nous avons amorcé les Conférences de la société d'histoire avec le passage parmi nous le 31 janvier dernier de Frédéric Castel qui nous a entretenus de la localisation des paroisses protestantes dans la périphérie de Montréal au XIX^e siècle. Une dizaine de personnes s'étaient réunies pour entendre ce conférencier qui nous a permis de voir à l'aide de cartes appropriées l'interaction entre les confessions francophones et anglophones sur notre territoire. Cette conférence n'est que la première d'une série et nous ne nous laissons pas décourager par le petit nombre de personnes présentes cette première fois. Nous croyons que l'auditoire variera selon les sujets choisis, celui-ci visant plutôt des mordus d'histoire. Nous essaierons d'en publier un bref compte rendu dans un prochain numéro.

La prochaine conférence de Wilner Cayo sur l'Église haïtienne au Québec

Des circonstances incontrôlables nous ont obligés à reporter à une date ultérieure la présentation prévue sur la famille Payan. La prochaine conférence portera plutôt sur **l'émergence des Églises haïtiennes au Québec depuis 30 ans**. Wilner Cayo est bien connu de la communauté haïtienne puisqu'il est pasteur de l'église baptiste évangélique Smyrne et président de l'Association des leaders évangéliques haïtiens

de Montréal. Il a fait une maîtrise à la Faculté de théologie évangélique de l'Université Acadia et est maintenant étudiant au doctorat à l'Université de Montréal. Il a particulièrement bien étudié la communauté haïtienne sur laquelle il donnait déjà une conférence dans le cadre du Colloque de l'ACFAS sur l'identité des protestants francophones au Québec, 1834-1997. C'est avec plaisir que nous l'écouterons. (Une interview de W. Cayo est parue dans le numéro de mars de la revue *Aujourd'hui Credo* consacré à « Haïti et les Églises haïtiennes »)

NOUVELLES BRÈVES

AU DÉBUT de février, Jean-Louis Lalonde a donné à la Société historique de Montréal une conférence sur les Huguenots en Nouvelle-France qui a été particulièrement appréciée et qui a été par la suite diffusée à Radio Ville-Marie à la fin de février 2004.

NOTRE CAMPAGNE de recrutement bat son plein. Si vous désirez qu'un de nos membres rencontre votre communauté, n'hésitez pas à nous contacter.

POUR PARTICIPER à la conservation virtuelle du patrimoine des protestants francophones au Québec dont faisait état notre dernier bulletin (numérisation de documents, photos de sites, enregistrement de témoignages vécus que nous pourrions faire), contactez votre Société d'histoire du protestantisme français au Québec (514 526-2003, poste 28) ou Marie-Claude Rocher (marieclauderocher@hotmail.com) Voir son article paru dans *Ethnologiques*, numéro Langue et culture (25 février 2003), « Double trahison ou double appartenance? Le patrimoine des Protestants francophones au Québec ».

DANS LE CADRE DES CONFÉRENCES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS AU QUÉBEC

WILNER CAYO

pasteur de l'église baptiste évangélique Smyrne et
président de l'Association des leaders évangéliques haïtiens de Montréal.

nous entretiendra de

L'Église haïtienne au Québec : origine, évolution et visage actuel

SAMEDI 20 MARS 2004 À 15 HEURES
2285, AVENUE PAPINEAU, MONTRÉAL

Désirez-vous recevoir le Bulletin sous sa forme ÉLECTRONIQUE ou sous sa forme PAPIER? Faites-le-nous savoir.

POUR COMMUNIQUER AVEC LA SOCIÉTÉ
shpfquebec@yahoo.ca ou Richard Lougheed :
(514) 526-2003, poste 28

Responsables du Bulletin
Jean-Louis Lalonde : (514) 733-1783
David Fines : (450) 466-7733
Alain Gendron : (450) 447-7608